



Le désenchantement post-moderne

Philosophie. Selon Fabio Merlino, c'est le culte de la performance pure qui caractérise notre société mondialisée. Et c'est la vie elle-même qui s'en trouve toute désorientée. Autre philosophe engagée, Chantal Delsol renchérit.

FRANÇOIS GACHOUD

j

Jamais, dans le cours de l'histoire, nous n'avons connu pareil développement des instruments mis à notre disposition pour communiquer, développer, accroître, renforcer, améliorer sans cesse les moyens de production. Nous assistons pour la première fois sans doute à un vaste programme de marchandisation, de prolifération sans borne d'objets et de technologies qui donnent le sentiment qu'il n'y a désormais plus d'obstacles à la possibilité de disposer inconditionnellement non seulement du monde, mais de nous-mêmes.

Dans notre rapport au passé, notre mémoire est devenue amnésique

Notre vie est-elle en passe de devenir un simple élément du cycle des marchandises qui font de nous des consommateurs à leur tour consommés? Au cœur de cette logique purement performative où travail, production et profit ne semblent avoir d'autre finalité que leur propre renforcement, où le rythme imposé devient si compulsif et frénétique qu'il engendre hyperactivité et stress mais aussi frustration et déséquilibre, qu'en est-il de nos identités, qu'en est-il tout simplement du sens de nos vies?

Dans un essai rigoureux et lucide Fabio Merlino propose une analyse philosophique des transformations radicales que nous traversons pour en montrer les conséquences, à commencer par celle-ci: «Le gain en performance de nos prestations finit par obscurcir toujours davantage le sens en vue duquel ce gain aurait dû être justifié.»

Le temps désarticulé

L'axe central du livre est celui de la désarticulation du rapport historique au temps. Nous sommes entrés dans un processus où le présent est devenu le seul horizon parce qu'il sature l'arc du temps en annulant ses références au passé et au futur. La production incessante de nouveautés ne donne lieu qu'à la reproduction de l'identique. Qu'attend-on par exemple d'un nouvel ordinateur ou d'un nouveau modèle de portable? Il doit être seulement plus



La production incessante de nouveautés ne donne lieu qu'à la reproduction de l'identique. KEYSTONE

performant que le précédent sans autre finalité que cette performance elle-même. C'est bien entendu un effet de l'impératif de la concurrence et, là où une génération de portables ou d'ordinateurs vieillit avec une telle rapidité, on assiste à un éternel va-et-vient de ce qui doit être actuel et nouveau, mais toujours déjà dépassé.

Ainsi sommes-nous entrés dans le culte du «Jetztzeit» annoncé par Walter Benjamin: un présent qui finalement se perpétue en niant sa référence au passé culturel sans avoir besoin de créer un horizon futur porteur de sens pour les acteurs que nous sommes de notre propre histoire. Conséquence majeure: cette reproduction incessante d'un présent dépossédé de mémoire et de perspectives futures est une véritable mutilation de notre condition dans la mesure où celle-ci demeure toujours incarnée dans les trois dimensions du temps.

Dans notre rapport au passé, notre mémoire est devenue amnésique. Nous avons en bonne partie perdu cette capacité de se référer et de se voir dans le prisme d'une tradition à la fois individuelle et surtout collective qui fait sens au niveau d'une civilisation. Nous sommes en fait entrés dans l'ère d'une histoire extérieure à nous-mêmes, une histoire que l'auteur appelle «centrifuge». Quant au futur, l'horizon des attentes et des buts s'efface au profit d'une production qui n'est qu'une reproduction vouée à toujours recommencer à zéro.

Utopies révolues

L'ouvrage de Merlino est en fait une réflexion pluridimensionnelle qui porte sur une lecture critique de la communication et de l'information, cherche les causes d'un déclin qu'il estime historique et irréversible, montre combien le temps des utopies, qui donnaient à

l'idéal d'un futur possible toute sa place, est révolu, fugitif «les impostures de l'innovation», dénonce les équivoques de la mondialisation et annonce même la fin du cosmopolitisme. Nous sommes bien là devant une pensée qui se déploie en réseaux et sa force réside dans cette capacité d'unifier des ensembles qui gravitent tous autour de notre rapport au temps d'une histoire et d'une civilisation aujourd'hui menacées. Perspective qu'on peut juger désenchantée sans doute, mais arrimée à une argumentation dont on ne peut pas nier la solidité. C'est peut-être de ce genre de réflexion que nous avons besoin aujourd'hui pour ne pas nous aveugler devant des perspectives mondiales futures qui risquent un jour de nous jeter dans l'impasse. |

> **Fabio Merlino**, *L'époque de la performance insignifiante. Réflexions sur la vie désorientée*. Traduit de l'italien par Sabine Plaud. Ed. Cerf, coll. Passages, 208 pp.

Une radicale métamorphose

Philosophe engagée, Chantal Delsol lance la controverse. En signant *L'Age du renoncement*, elle soutient que nous vivons une métamorphose radicale: la vision de l'existence que nous avons héritée depuis 2500 ans, tant au plan philosophique – avec les Grecs depuis Parménide et Platon – qu'au plan religieux – avec les traditions du monothéisme – est en train de s'effriter et de disparaître. L'époque présente prêche le renoncement aux modes d'être et de pensée antérieurs à la matrice qui a fait la civilisation occidentale: renoncement à la quête de vérité au profit d'un retour aux mythes, retour fusionnel au grand tout cosmique, renoncement à une conception du temps linéaire au profit de l'éternel retour, surtout renoncement à la référence transcendante au profit d'un polythéisme ou d'un syncrétisme diffus. Ce sont en fait tous les repères fondateurs de la culture occidentale patiemment élaborés au cours des siècles qui sont en voie d'effacement. L'intention de l'auteur est claire: «Je voudrais montrer que nous sommes en passe, non de tomber dans la décadence, mais de nous réapproprier, sans le savoir encore, cette antique sagesse que le christianisme avait, non pas effacée, mais dépassée.»

L'intérêt du livre tient à l'éclairage lucide qu'il propose. Ainsi lorsque Chantal Delsol dénonce l'esprit utilitariste qui règne aujourd'hui à tous les niveaux ou regrette l'éclipse des fondements démocratiques qui doivent au judéo-christianisme l'émergence de la référence suprême: une personne libre, autonome et responsable des autres comme de son destin. Elle n'hésite pas à souligner les dangers inhérents à l'abandon des identités culturelles au profit d'un «peuple mondial qui dissout les entités d'appartenance et en même temps s'établit dans le seul présent». Les thèses de l'auteur provoquent bien entendu le débat mais, quelles que soient les critiques qu'on peut lui opposer, la vaste question qui reste ouverte en définitivement l'enjeu: sommes-nous bien au seuil d'une nouvelle forme de culture et de civilisation? FG

> **Chantal Delsol**, *L'âge du renoncement*. Ed. Cerf, coll. La nuit surveillée, 299 pp.

chronique



Catalin Dorian Florescu, arrivé à Zurich «par hasard» en 1982. DR

Le Prix suisse du livre à un écrivain d'origine roumaine

Outre-Sarine. Les favoris Charles Lewinsky et Peter Stamm ont été «battus» par Catalin Dorian Florescu.

ARIANE GIGON, ZÜRICH

Le magazine allemand *Die Zeit* pourra continuer à s'étonner: il y a quelques mois, il avait cherché les raisons du succès, et de la qualité, des auteurs suisses ayant une autre langue maternelle que l'allemand mais s'exprimant dans la langue de Goethe. Il avait émis l'hypothèse d'une plus grande liberté et d'une créativité sans contrainte avec une langue apprise sur le tard. Ce particularisme, assez rare dans l'histoire littéraire, est en train de se généraliser, du moins pour les lauréats du Prix suisse du livre, remis chaque année par l'association des libraires et éditeurs alémaniques et d'un montant de 50 000 francs. Le 19 novembre, ce

prix est allé à Catalin Dorian Florescu, pour son roman *Jacob beschliesst zu lieben* (Jakob décide d'aimer, annoncé en français aux Editions du Seuil), qui a été préféré aux favoris Charles Lewinsky, Peter Stamm et Felix Philipp Ingold. Il succédait ainsi à Ilma Rakusa (2009) et Melinda Nadj Abonji (2010). Comme elles, Catalin Dorian Florescu est originaire d'un pays de l'Est, en l'occurrence la Roumanie.

Catalin Dorian Florescu n'est de loin pas un inconnu. Il a déjà publié des romans (*Le masseur aveugle* a été publié en français en 2008) et a aussi rédigé une chronique pour le *Tages-Anzeiger* entre 2001 et 2003. Il a déjà reçu

de nombreux prix, en Suisse, en Allemagne et en Autriche. Agé de 44 ans, ne quittant jamais une casquette de baseball, l'écrivain vit de sa plume depuis dix ans. Il dit trouver beaucoup d'inspiration dans les contes et la tradition orale d'Europe de l'Est. Son dernier récit évoque une histoire d'amour-haine entre un père et un fils, ballottés entre les tragiques événements européens.

Dans les interviews, il précise que son père est loin d'être le modèle de celui de son roman. Son père qui avait émigré avec lui à New York lorsqu'il avait neuf ans, pour lui trouver un bon médecin. Revenus en Roumanie huit mois plus tard, la famille tente un

nouveau départ – «une fuite», dit-il – en 1982 et s'arrête «par hasard, parce que quelqu'un les aide dans la rue» à Zurich.

«Je suis un écrivain suisse et le lauréat du Prix suisse du livre par hasard, a-t-il expliqué aux *Schaffhauser Nachrichten*. Et ce hasard s'est joué en quelques minutes.» Catalin Dorian Florescu avait 15 ans quand il est arrivé à Zurich. Il passe son bac, étudie la psychologie et la psychopathologie à l'Université de Zurich et travaille dans un centre de réhabilitation pour toxicomanes. Avant de devenir le meilleur écrivain de l'année 2011. |